

The Crossings,

“Les Traversées” is interested in the fictive and imaginary potential of the last terrae incognitae, last unknown lands – notably the far North, the Moon, and space. The show is designed around the work of Benoît Billotte, a Geneva-based French artist who has gathered around him eight other artists whose work offers a dialog with his own all throughout the Villa du Parc show.

Far-off territories that are hard to reach are spaces that are favorable to scientific and literary projections. They even lend themselves fairly well to a combination of the two. That is, the difficulty of the observational conditions generates multiple errors of interpretation, each discovery engenders its share of hypotheses and fantasies, and every expedition is an adventure tale. To comprehend these lands, scientists, scholars, and researchers equip themselves with tools that are more or less accurate and rational. It is around that culture of exploration—its objects, methods, archives— that the show is built.

On the one hand, Benoît Billotte dreams up works of art of all kinds and sizes from geographical and architectural documents that he subjects to formal updates. The often partial or combined transposition of these sources significantly modifies our perception of them, along with the attention paid to the materials and their installation in the venue. The perception of the three new geographic pieces that Billotte has come up with for “Les Traversées” wavers between recognition of familiar elements (outlines of islands, moon craters, flags and pennons) and the difficulty of assigning them a location or even a function (the maps lead us astray more than they inform us).

All around the exhibition, works by French, Swiss and international artists of Billotte’s generation selected and arranged by him serve as fictional extensions and parallel propositions for both comprehending and entering these possible territories of exploration.

Luc Mattenberger, for instance, depicts himself in desert landscapes, confronting them with adequate gear and repetitive and apparently aimless actions. Meanwhile Ellie Ga left for the far North to document a scientific expedition in 2007 during which the ship she and the scientific team were sailing on became ice bound, rendering the length of the trip uncertain and the question of prediction an obsession. Bettina Samson likes to look at and seize objects or materials that lie at the intersection of different narratives and meanings. In her sculpture series “L’éclat,” the artist observes and reproduces fragments of irridium, a metal that is nearly absent from the earth’s surface but makes it possible to trace a certain number of natural disasters like the disappearance of the dinosaurs or the dramatic impact of a large meteorite in the Siberian taiga. Conversely Marion Tampon-Lajariette is interested in very earthy artifacts, ancient sculptures photographed close up and reworked with red-green filters; they seem to emerge from the surface of the moon. Julien Discrit accumulates memory cards of cities he has lived in like Paris or Los Angeles through maps inspired by Micronesian navigation in the middle of the Pacific. And to continue with tools, Harold Guerin exhumes telephoto lenses made up of layers of landscapes, as if the recorded image had ended up showing its solidarity with the camera. Finally, Lena Amuat and Zoé Meyer screen in space incomplete mathematical forms, which begin to look like extraterrestrial, psychedelic, or psychic objects, another possible approach to the unknown that surfaces in many of the featured works.

curators:
Benoît Billotte / Garance Chabert

villa

season fictions
2015/16

face aux œuvres

du 10 octobre au 19 décembre 2015
vernissage samedi 10 octobre à 17h

du

Visites commentées

les 20/10 à 19h,
20/11 à 12h15,
10/12 à 18h

parc

centre d’art contemporain
parc montessuit,
12 rue de genève 74100 annemasse
+33(0) 450 388 461, www.villaduparc.org
ouvert du mardi au samedi de 14h à 18h30

Les Traversées, une exposition de Benoît Billotte

**en compagnie de Lena Amuat & Zoë Meyer,
Julien Discrit, Ellie Ga,
Harold Guerin, Luc Mattenberger,
Bettina Samson,
Marion Tampon Lajarriette**

**Projection d'images passages
le 03/11 à 19h**

Projection lunaire le 15/12 à 19h



L'exposition « Les Traversées » s'intéresse au potentiel fictif et à l'imaginaire des dernières terras incognitas – notamment le Grand Nord, la Lune, l'Espace. L'exposition est conçue autour du travail de Benoît Billotte, artiste français installé à Genève, qui s'est entouré de huit autres artistes dont les œuvres dialoguent avec les siennes tout au long du parcours dans la Villa du Parc. Les territoires lointains et difficilement accessibles sont des espaces propices aux projections scientifiques et littéraires. Ils se prêtent même particulièrement bien au mélange des deux: la difficulté des conditions d'observation engendre de multiples erreurs d'interprétation, chaque découverte engendre son lot d'hypothèse et de fantasmes, toute expédition est un récit d'aventure. Pour appréhender ces contrées, le savant se dote d'outils plus ou moins précis et rationnels. C'est autour de cette culture de l'exploration – ses objets, méthodes, archives – que cette exposition est construite.

D'un côté, Benoît Billotte conçoit des œuvres de tous types et dimensions à partir de documents géographiques et architecturaux qu'il soumet à des actualisations formelles: la transposition souvent partielle ou combinée de ces sources modifie significativement leur perception, ainsi que l'attention portée au matériau et à la mise en espace.

La perception des trois pièces géographiques nouvelles que propose Benoît Billotte pour « Les Traversées » oscille entre la reconnaissance d'éléments familiers (tracé des îles, cratères de la lune, drapeaux-pavillons) et la difficulté à leur assigner une localisation ou même une fonction (les cartes nous perdent plus qu'elles ne renseignent).

Autour, les œuvres choisies et réunies par Benoît Billotte d'artistes français, suisses et internationaux de sa génération, sont autant de prolongements fictionnels et de propositions parallèles pour appréhender et investir ces territoires possibles d'exploration. Luc Mattenberger se met en scène dans des paysages désertiques auxquels il se confronte par un attirail adéquat et des actions répétitives et apparemment sans but. C'est dans le Grand Nord qu'est partie Ellie Ga afin de documenter une expédition scientifique en 2007, pendant laquelle le bateau était pris dans les glaces, rendant la durée du voyage aléatoire et la question de la prédiction obsessionnelle. Bettina Samson aime à regarder et s'emparer d'objets ou de matériaux qui se retrouvent à l'intersection de différents récits et significations. Dans la série de sculptures « L'éclat », l'artiste observe et reproduit des fragments d'iridium, un métal quasi absent de la surface de la Terre mais qui permet de pister un certain nombre de catastrophes comme la disparition des dinosaures ou l'impact dramatique d'une météorite dans la taïga sibérienne. À l'inverse, Marion Tampon-Lajarriette s'intéresse elle à des artefacts très terrestres, des sculptures anciennes qui photographiées de près et traitées avec des filtres rouge-vert, semblent émerger de la surface lunaire. Julien Discrit se dote de cartes-mémoires de villes où il a vécu comme Paris ou Los Angeles au moyen de cartes inspirées de la navigation micronésienne au milieu du Pacifique. Toujours du côté des outils, Harold Guérin exhume des téléobjectifs composés de strates de paysages, comme si l'image captée avait fini par se solidariser à l'appareil. Enfin, Lena Amuat et Zoë Meyer projettent dans l'espace des formes mathématiques incomplètes, qui prennent alors des allures d'objets extraterrestres, psychédéliques ou médiumniques, une autre approche possible de l'inconnu qui affleure dans de nombreuses pièces présentées.

**Commissaires:
Benoît Billotte et Garance Chabert**

Notices des oeuvres de l'exposition «Les Traversées»

Benoit Billotte (1983), vit et travaille à Genève. Il est représenté par la galerie Sandra Recio, Genève.

Benoit Billotte conçoit des œuvres à partir de documents géographiques et architecturaux qu'il soumet à des actualisations formelles : la transposition souvent partielle ou combinée de ces sources modifie significativement leur perception. L'attention portée au matériau et à la mise en espace accentue la perte de repères et le sentiment d'étrangeté. Le travail de Benoit Billotte passe souvent par le dessin, mais ce n'est pas son seul médium et il aime s'essayer à de nouvelles techniques pour élargir ses expérimentations, en fonction de son champ de recherche du moment et des conditions de présentation des œuvres qui en résulteront. Il part souvent de la cartographie car elle propose une représentation du territoire au moyen de données abstraites (réseau de lignes, symboles, noms). Le moindre écart ou décentrement permet de mettre l'accent sur la fragilité de ces normes et de ces repères autant que sur leur importance dans notre manière de nous figurer le monde. La perception des trois pièces géographiques nouvelles que propose Benoit Billotte pour « Les Traversées » à partir de représentations cartographiques anciennes oscille entre la reconnaissance d'éléments familiers (tracé des îles, cratères de la lune, dessin du soleil) et la difficulté à leur assigner une localisation ou même une fonction (les cartes nous perdent plus qu'elles ne nous informent).

1 « Terre creuse » (The Hollow Earth), vitrophane, dimensions variables, 2015

Depuis l'Antiquité, divers récits et mythologies postulent l'existence d'une terre creuse, concentrique, et pourquoi pas habitable et habitée en son centre. Certains affirmeront même aux XVIIIe-XIXe siècles qu'en son cœur la terre abrite un soleil intérieur et que les pôles sont le moyen d'accès à ce monde inexploré. Benoit Billotte choisit de reprendre une projection cartographique de cette terre creuse, réversible et de la rendre visible de l'intérieur et l'extérieur de la Villa.

2 « Sélénographie », table d'orientation gravée sur aluminium et lettrage à la limaille de fer, dimensions variables, 2015

Benoit Billotte réalise ici une table d'orientation lunaire (objet en général installé en situation, ce qui pour l'utiliser nous projeterait dans un futur incertain). Les reliefs dessinés à l'extérieur sont ceux de la Vallée de la Luna dans la Cordillère des Andes, ainsi nommée pour ses ressemblances avec le sol lunaire. Le dessin central mélange des empreintes de cratères à la surface de la lune et de la terre. Au mur, les noms font tous référence à des sites lunaires (nommés ainsi au fil des siècles), montrant à quel point la lune, pour surface étrangère et extra-terrestre qu'elle soit, est toujours décrite, étudiée, nommée, en fonction des préoccupations terrestres. Cette installation, qui mêle inextricablement géographies lunaire et terrestre, nous rappelle que la lune fut toujours pour les hommes un espace de projection scientifique et littéraire.

3 « Scénographie architecturale pour narrations urbaines », carton, plastique polyamide PA 2200, 2013, coll. Fonds Cantonal d'art contemporain, Genève

Réalisées lors d'une résidence à Rome, ces sculptures dispersées dans l'espace proposent à première vue une association de matériaux très dissemblables : un théâtre en carton abritant une petite sculpture en plastique blanc poli. Les sculptures sont des modèles réduits, réalisés par impression 3D, de fragments assemblés de monuments funéraires ou votifs de toutes les époques de Rome. Ils sont mis en scène dans des petits théâtres bricolés du XVIIIe, passant ainsi du statut de décor urbain à celui d'acteurs d'un scénario possible dont il reste encore au spectateur à inventer le texte.

4 «Somnia forma urbis», animation Flash avec une piste audio, 6 min, 2013 «Somnia forma urbis» (la forme d'une vie rêvée) s'inspire des planches architecturales du « Campo Marzio » de Piranèse (1762) dans lequel l'artiste vénitien redessine les plans de la Rome Antique,

faisant œuvre dans cette projection possible à la fois d'archéologue et d'architecte. Dans l'animation de Benoit Billotte, chaque bâtiment, après avoir été isolé et redessiné, est agencé de manière libre avec les autres éléments architecturaux, tel un puzzle. Le plan de la ville devient alors une constellation ou une sorte de station spatiale, qui s'étend inlassablement et se reconfigure sur l'écran. L'animation propose une déambulation dans cette ville songe. À la manière d'un scan, un oculus balaye les différents bâtiments sans pour autant en donner une vue complète.

5 « Apollo / Futuro », montage photo numérique, tirage en sérigraphie, 57,5 x 41 cm, 2012 - 2013

« Apollo / Futuro » est un montage à partir de la photographie des trois astronautes de la mission Apollo 1 priant devant leur module lunaire en 1967. Ce dernier est remplacé par la Maison Futuro conçue par Matti Suuronen et connue pour ses formes circulaires proches d'une soucoupe volante. Une rencontre à priori improbable se joue sur fond de ferveur religieuse entre conquête spatiale et révolution architecturale. Cette sérigraphie met en exergue la forte dimension utopique présente dans ces deux domaines. La mission Apollo 1 n'eut jamais lieu à cause d'un incendie électrique qui détruisit la capsule et tua les 3 membres de l'équipage.

6 « Les Indes noires », série de dessins à l'encre de Chine, charbon et spray sur papier arche 100 x 65 cm, 2015

Inspirée des mondes invisibles et des villes souterraines, cette série de dessins revisite les plans des mines de charbon. La révolution industrielle au XIXe siècle a engendré l'exploitation du sous-sol et le creusement d'un réseau de nombreux tunnels. Tels des mondes parallèles, ils recouvrent des distances et des superficies comparables à celles de grandes villes. Longtemps délaissé, le sous-sol minier fait l'objet depuis plusieurs années de l'attention des cartographes qui se sont attelés à rendre compte de ces ensembles pour permettre de s'y repérer. Chaque dessin reprend un plan en coupe et un plan de masse d'un réseau minier en jouant des échelles et de la matérialité du dessin. La ligne d'horizon n'est que le seul élément permettant de se repérer. Le titre est issu du roman éponyme de Jules Verne, qui raconte l'histoire d'une ville minière souterraine en Écosse, dont certains habitants n'ont jamais vu la lumière du jour.

7 « Insulae », sérigraphies sur couvertures de survie, 1,60 x 2,10m, 2015

L'insula désigne à la fois l'île, l'habitat (dans l'Antiquité romaine) et une partie du cerveau contrôlant la mémoire. A l'intersection de ces significations, Benoit Billotte imagine une installation de cartes d'îles (Fidji, Pâques, Groenland) qu'il dessine d'après une technique aujourd'hui obsolète de dénivelés hachurés. Ceux-ci, réalisés à l'oeil, sont peu exploitables au niveau scientifique. En revanche, ces relevés étaient très utiles pour le repérage et le déplacement sur l'île, ce que vient accentuer l'usage des couvertures de survie.

8 «Pioneer», plaque en plomb moulée, 23 x 17 cm, 2011

La plaque de Pioneer est une plaque métallique embarquée à bord de deux sondes spatiales lancées en 1972 et 1973, sur laquelle un message pictural de l'humanité est gravé à destination d'éventuels extraterrestres. Benoit Billotte détourne les symboles représentés (la terre creuse, des planches anatomiques mais théâtralisées) pour faire sa propre plaque à envoyer dans l'espace.

Un autre parcours collectif : explorations parallèles

Luc Mattenberger (1980), vit et travaille à Genève.

a_« Pinto Canyon », vidéo HD sur écran plat, 24 min (loop), 2014

b_« Moon Rise », photographie couleur encadrée, 2009

Luc Mattenberger explore dans son travail le rapport de l'homme à la machine, le pouvoir d'attraction et la possible autonomisation de celle-ci. La machine apparaît comme un mystérieux fétiche, symbole du désir de puissance de l'homme qui tente d'accéder à travers elle à un autre statut. Souvent ses œuvres

évoquent une action qui aurait eu lieu auparavant, et dont il ne reste que quelques indices et traces. Dans « Pinto Canyon », l'artiste travaille un point d'équilibre entre enfermement et liberté, en roulant chaque jour pendant trois mois dans le désert américain au rythme d'une compilation de chansons pop écoutées par les prisonniers de Guantanamo. Dans « Moon Rise », l'image représente à la fois une machine et un paysage que l'homme aurait désertés après avoir actionné ce traîneau à ski éclairé par une sphère lumineuse.

Julien Discrit (1978) vit et travaille à Paris et Montréal.
c_ « Carte mémoire - Los Angeles », bois, 20 billes d'inox, 60 x 73 x 2 cm, 2010

d_ « Carte mémoire - Paris », bois et 25 billes d'inox, 40 x 75 x 2 cm, 2008 (coll. Frac Lorraine, Metz)

Julien Discrit pose un regard poétique sur le paysage et ses codes de représentation qu'il se plaît à détourner. Souvent, ses œuvres fonctionnent comme des outils pour traverser et regarder un paysage, comme dans « The Day Trip project », ou une sculpture mobile recouverte de miroirs déambule dans le paysage, reflétant le sol et le ciel. Les cartes mémoires proposent un plan subjectif et personnel de villes où a vécu l'artiste. Elles constituent un support directionnel pour la mémorisation de l'espace. Formellement elles s'inspirent des cartes de navigation micronésienne, qui permettaient de se repérer dans le Pacifique à de très lointaines distances. Les îles étaient figurées par de petits coquillages et les intersections marquaient le croisement des houles contraires ainsi que leur mouvement.

Harold Guérin (1981) vit et travaille à Paris.

e_ « Focus », sculpture - multiple de 6 exemplaires numérotés et signés, prélèvements de terre, résine époxy, support plexiglas satiné, 22 cm x 8 cm chacun, 2014

Les œuvres d'Harold Guérin interrogent la dimension paradoxale du paysage : comment représenter un phénomène changeant et éphémère avec des cadrages et des outils qui le fixent ? À cette question clé déjà posée par les impressionnistes, Harold Guérin fait le choix d'une forme intermédiaire, entre l'outil de vision et le sujet représenté, les deux imbriqués, comme fondus l'un dans l'autre. Ainsi d'un ensemble de pierres posées sur des trépieds d'appareils photos, qui figurent artificiellement l'éboulement en train de se produire. Dans « Focus », le téléobjectif, outil photographique qui permet de grossir un sujet se trouvant à grande distance, capture un échantillon du paysage, tel un forage pour y extraire un prélèvement géologique. Chacun des six exemplaires donne à voir une succession de strates sédimentaires différentes qui composent le sol. Un échange métonymique est ainsi établi entre le processus de captation d'image photographique et la matérialité du paysage, rendant les deux indissociables.

Lena Amuat (1977) & Zoë Meyer (1975) vivent et travaillent ensemble depuis 2008 entre Berlin et Zürich.

f_ « Unmögliche Figur Nr. 1 à 3 », collage, 29,7 x 42 cm, encadré, 2012
g_ « Rekonstruktion », animation (loop), 2015

Lena Amuat et Zoë Meyer utilisent des images qui renvoient à des systèmes de connaissances et qu'elles puisent dans la culture encyclopédique, scientifique, artistique et religieuse. Par le biais du collage ou de l'installation, elles construisent des cabinets de curiosité en images, où les objets, par exemple des modèles mathématiques ou des reliques historiques, acquièrent une certaine étrangeté et une signification trouble. La série « Unmögliche Figur » montre des planches imprimées avec des formes matérielles et géométriques qui flottent dans la voie lactée. L'aspect documentaire des images, comme sorties d'un livre scientifique tranche avec la visibilité des collages. Le mélange donne lieu à des images à forte teneur ésotérique ou psychédélique.

Marion Tampon-Lajarriette (1982), vit et travaille à Genève. Elle est représentée par la galerie Skopia, Genève et Dix9, Paris.

h_ « Igneous Rocks », photo, impression couleur encadrée, 80 x 100 cm, 2013

i_ « Metamorphic Rocks », *Hellenistic, late 4th or 3rd*

century B.C Imperial period, 1st or 2nd century A.D. ; Severan period, ca. A.D. 222-235, impression couleur encadrée, 100 x 125 cm, 2013

Marion Tampon Lajarriette travaille à partir de l'image, notamment cinématographique, sa matérialité et sa plasticité. Elle s'est fait connaître par des vidéos et installations qui empruntent à de célèbres films (Hitchcock, Marker, Godard), qu'elle détourne et vide de leur narrativité pour redonner à l'image sa qualité mystérieuse et contemplative.

Pour « Metamorphic Rocks », elle a photographié des sculptures anciennes au Metropolitan Museum de New York, qui n'ont essentiel que de légères retouches, le gros plan étant l'essentiel outil qui les transpose vers le registre de l'image astronomique, lunaire ou astéroïdale. L'usage de la stéréoscopie (filtres rouge-vert) ajoute à l'effet de projection de l'oeil et de l'esprit dans une ambiance scientifique. Cette série propose une mise en parallèle de deux espaces-temps que l'homme cherche à comprendre et à connaître à travers leurs traces : les très lointaines surfaces extra-terrestres dont seules des machines expédiées dans l'espace nous renvoient des reflets, et notre propre Histoire humaine lointaine que nous cherchons à préserver de l'oubli par la conservation de ces objets qui pourtant tendent à retourner à leur état minéral. La série « Igneous Rocks », dont est montrée une image dans l'exposition, fonctionne selon un principe équivalent d'association d'un gros plan sur un artefact artistique et ici d'un flash d'appareil photo en arrière plan qui donne ce sentiment de coucher de soleil extra-terrestre.

Bettina Samson (1978) vit et travaille à Paris. Elle est représentée par la galerie Sultana, Paris.

j_ « L'éclat », pièces de 6 à 40 cm, céramique émaillée et lustre platine, 2011, courtesy galerie Sultana

L'histoire de la recherche scientifique fourmille d'objets et d'hypothèses dont se saisit Bettina Samson comme sujets d'expérimentations formelles. Ses sculptures et installations proposent une représentation possible des découvertes scientifiques (la trouvaille hasardeuse de la radioactivité de Becquerel, la réversibilité de la bouteille de Klein), dont elle imagine des transcriptions originales en expérimentant diverses techniques artisanales (verre borosilicate, terre cuite chamottée etc.). Les objets privilégiés par Bettina Samson se trouvent ainsi à l'intersection de différentes disciplines et contextes spatio-temporels. « L'éclat » est une série de sept sculptures en céramique lustrée qui sont des agrandissements de fragments d'iridium, un métal quasi absent de la surface de la terre. Quand il est présent dans les sédiments terrestres, il est une indication possible de l'impact de météorites. L'iridium se retrouve ainsi comme un indice majeur au centre d'hypothèses scientifiques aussi importantes que l'explication de la disparition des dinosaures ou encore de l'histoire d'une chute de météorites en Sibérie au début du XXe siècle.

Ellie Ga (1976), vit et travaille entre Londres et New York. Elle est représentée par la galerie Bureau, NY

k_ «The Fortunetellers», vidéos : «The Yo-Yo lecture», (10 min), «Probabilities» (3.30 min), « A hrole to see the Ocean through», (3.30 min), «Map of the World #6», (3.40 min)

Les projets de Ellie Ga entraînent des recherches au long cours, dans lesquelles l'artiste s'immerge souvent plusieurs années, et sont centrées sur le rôle de l'artiste comme interprète de matériaux historiques ou scientifiques. Dans ses performances et installations, qui intègrent souvent la vidéo, elle se fait tour à tour historienne ou conteuse, mêle le documentaire à la fiction, les images d'archives aux anecdotes biographiques, trouve des angles de recherche ésotériques. Fascinée par les explorateurs du passé dans leur documentation de "l'inconnu", Ellie Ga, après avoir consacré plusieurs œuvres aux archives de l'Explorers Club de NY, fut la seule artiste en 2007 à se joindre à l'équipe scientifique française de Tara pendant son expédition dans l'Arctique pour mesurer les changements climatiques. Les vidéos de « The Fortunetellers » documentent ce voyage, pendant lequel le bateau était pris dans les glaces, rendant la durée du voyage aléatoire et la question de la prédiction obsessionnelle.